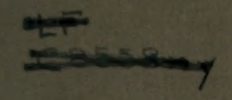
Coupal, Louis
Les lucioles



LOUIS COUPAL

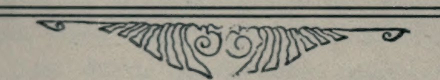
LES LUCIOLES

PREMIÈRE ÉDITION



IMPRIMERIE DE L'INST. DES SOURDS-MUETS
MONTRÉAL

Les Lucioles



PAR

LOUIS COUPAL

PRÉAMBULE.

A tous les amateurs de langage mesuré il me fait plaisir d'offrir ce millier au-delà de vers, faits depuis ces dernières années, pendant, pour la plupart, quelques longues soirées d'hiver.

Quelques pièces, telles que "Mihi redde vicum", "Nominingue", *etc., pourront facilement s'adapter à de la musique. S'il y a des musiciens parmi ceux qui liront ces lignes, il leur sera facile de composer ou d'adapter des airs à ces petites pièces.*

J'espère, enfin, que tous les lecteurs des vers qui vont suivre voudront bien être assez indulgents pour me pardonner différentes licences poétiques que je n'ai tolérées que parce que je croyais donner plus de naturel à certains vers et plus de facilité à leur lecture.

Et je me signe,

Louis Coupal.



La luciole.

Humble petite luciole,
Viens donc égayer ma maison,
Pendant qu'ici je me désole
D'être si seul, et sans raison.

Oui, tu viendras à ma fenêtre
Quand Phébus va dans le lointain.
Viens donc chez moi faire renaître
L'espoir ; viens calmer mon chagrin.

Doucement, soulève tes ailes,
Pour me montrer que dans la nuit
Sans étoiles des êtres bien frêles
Brillent des feux qu'ils font sans bruit.

La langue maternelle.

Belle langue française, oui, je t'aime toujours !
Je t'appris, jeune encore, aux genoux de ma mère,
Quand mon âme d'enfant, n'ayant que deux amours,
Faisait monter vers Dieu sa bien humble prière.

Je me souviens encor de tous ces mots si doux
Qu'articulait maman, quand elle était sur terre.
Je me revois toujours, devant elle, à genoux,
Répétant lentement l'Ave, le Notre Père.

Hélas ! elle partit en un soir tout de deuil !
Je vis papa pleurer près de la froide bière.
Et quand, au cimetière, on ferma son cercueil
Je me mis à pleurer près, bien près de mon père.

J'étais désormais seul, sans fortune, ici-bas ;
Que dis-je, sans fortune, et la langue bénie
Qu'elle me légua lors je ne la compte pas !
Ah ! oui, je te la dois, mère tendre et chérie !

L'idiôme français sera bien désormais,
Ici, dans mes combats, une arme de défense.
Je l'aimerai toujours ; j'aimerai ses attraits,
Qui disent à mon cœur de garder l'espérance.

Dans les pins du cimetière.

Dans les pins *"endeuillés,"* bordant le cimetière,
J'entends tout doucement un murmure confus,
Et qui s'en va se perdre en chaque cime altière.
Je regarde, étonné, dans ces arbres touffus ;
J'y voudrais voir voler une âme qui m'est chère,
L'âme de ma maman. Mais je n'entends plus rien.
C'était le bruit trompeur que la brise légère
Faisait dans les rameaux d'un magnifique pin.

Sentinelles des morts, à moi, tout bas, *redites*
Les secrets des tombeaux qui sont si près de vous,
Ce que vous connaissez, choses grandes, petites ;
Dites-moi maintenant tous les secrets de tous.

Quand, dans vos noirs rameaux, j'entends la douce
[brise
Souffler, souffler encore, en moi-même je dis :
Parlez-moi de maman, quand mon être se brise
Aux ronces des chemins qu'on n'a pas aplanis.

Une mère.

Dites-moi, pour trouver l'âme de mon fils mort,
Où dois-je donc aller ? Où donc trouver sa bière ?
Pitié pour ma douleur ! Dites-moi si le sort
N'a pas voulu briser la fin de ma carrière.

Les gens de mon hameau veulent me retenir ;
Mais je m'échappe d'eux et vais chercher sa tombe.
Mon fils, je veux le voir, afin de le bénir ;
Je veux prier pour lui quand tout en moi succombe.

J'irai par tous les monts ; je verrai le vallon,
Où la mort a fauché cette chose adorée.
Je vais trouver l'endroit, pleurer sur le sillon
Qui cache le cher fils d'une mère éplorée.

Je pourrai pleurer là ma très grande douleur.
Une dernière fois, je sentirai son âme.
Je verrai les soldats, témoins de mon malheur ;
Je verrai les héros, témoins d'un si grand drame.

Elégie écrite sur la tombe d'un père.

Sur ta tombe, papa, je viens en ce beau soir;
Je le dis doucement, je voudrais te revoir.
Oui, depuis ton départ je souffre le martyre;
L'ennui de moi s'empare, et je voudrais te dire:
Père, reviens à *moi*.
L'écho du soir répond: père, reviens à moi.
Et je sens que mon être est dans un grand émoi.
Je me sens impuissant devant ta grande tombe.
Pauvre homme que je suis, oh! je sens que je
[tombe,
Papa, bien près de *toi!*
Viens donc me soutenir; viens pour guider mes *pas*.
Je suis las de la vie; et sans guide, ici-bas,
Je ne ferai qu'errer, comme un bateau sans voile,
Sur les flots courroucés, sous un ciel sans étoile.
En toi, papa, j'ai *foi*.
Quand j'étais tout petit, tu me prenais la main
Pour m'aider à marcher. Comme tu prenais soin
De ton enfant chéri! Viens encore, mon père;
Qu'une dernière fois, je te revois sur terre;
Que j'entende ta *voix*.
Enfin c'est ton enfant qui t'implore aujourd'hui.
Exauce sa prière et reviens vite à lui.
Oh! que la vie est triste, et qu'ici-bas je souffre!
Il semble que mon être est ici près d'un gouffre,
Et qu'il m'attire à *soi*.

Exercice.

Ce grand bruit de la mer, en la terre lointaine,
Semble me rappeler, en cette nuit sereine,
Le pays si distant que mon cœur avec peine
Quitta seize ans déjà. Je pense au grand domaine,
Situé près de l'eau, de ma bien belle Seine,
Qui sait trainer son eau, comme on traine une
[chaîne.
Je me rappelle encor une bien douce scène:
Quand là, tout près de l'onde, avec bonne marraine,
Je pêchais à la ligne ou bien avec la seine.
Que j'avais du plaisir! Alors j'étais sans gêne;
Mon front n'avait connu le mal qui nous enchaîne.
Et le monde trompeur, de sa voix de sireine,
Ne m'appelait alors vers une chose vaine,
Où je n'aurais connu que mal et que deveine!

Quatrain dissyllabique latin.

Liber iste tantum mihi
Quantum regnum vero regi;
Quisquis ponens illuc manus
Feret legum magnum pondus.

La garde-malades.

Dieu fit l'homme de boue et la femme de chair.
Il la fit belle et douce, aussi compatissante;
Lui donna son sourire, et quand on voit son air
On peut dire sans crainte: elle est une âme aimante.

Elle sait soulager, aussi voici pourquoi
Dieu voulut qu'elle fût la bien douce infirmière,
La sœur de charité. Le savant aux *abois*
Sait qu'elle est bien souvent sa ressource dernière.

N'a-t-on pas vu parfois, près d'un lit d'hôpital,
La mort venir soudain pour saisir une proie?
Mais la femme était là pour arracher au mal
Un bel être assoiffé de bonheur et de joie.

La femme Dieu dota de pouvoirs infinis;
Il se l'associa pour créer dans le monde.
Il sut nous la donner pour chasser les soucis
De la terre créée, et qu'il voulait féconde.

La langue française.

O doux parler français que, dès ma tendre enfance,
J'entendis murmurer aux lèvres de maman,
Sois toujours le gardien de ma douce croyance;
Sois toujours mon soutien, je le veux fermement!

Malgré les ennemis et malgré la souffrance,
Ah! je tiendrai bien haut ton étendard au vent.
Tu ne tromperas pas la bien grande espérance
Que j'ai placée en toi, belle langue du franc.

Quand de mes jeunes ans tu calmas l'insomnie
Par ton verbe si beau, qui prie et qui supplie.
Alors, je te le dis, tu sus me conquérir.

Belle langue française, en notre nouveau-monde,
Tu seras avec moi quand la tempête gronde,
Afin que de longs jours je puisse te bénir.

Ils ont vu, eux!

Ah! que n'ai-je été là,
Quand ma bien douce mère
Succomba!
Elle quitta la terre,
Où l'on souffre et l'on meurt.
Sa carrière paisible
Sans douleur
Finit. Et l'invisible
A nos yeux d'ici-bas
Lui parut tout de flamme,
Au trépas.
Au ciel, séjour de l'âme,
Je vais la voir un jour
Pour y vivre avec elle,
Pour toujours,
De la joie éternelle.

Vimy.

Vimy, ce nom fameux, restera dans l'histoire,
Pour tous les Canadiens, synonyme de gloire.
C'est là qu'il enfonça le barbare allemand;
C'est là qu'il sut mourir pour nous si bravement.

Depuis près de deux ans, dessus cette colline,
L'allemand exécré, grand chef de la rapine,
Croyait tenir par là la clef qui pour toujours
Allait en faire un maître à ces francs sans secours.

Le Canadien est là qui s'élance en furie
Sur la ligne germaine, et qui bientôt replie.
Oui, nos frères sont là, près de bien grands tom-
[beaux,
Dont les croix tout de deuil remplacent des ha-
[meaux.

1870.

C'est en soixante et dix, l'an de guerre terrible,
Alors que l'allemand avait pris pour sa cible
Le beau pays de France. Ils étaient légions,
Ces bandits que jadis on appelait teutons.
On m'avait envoyé, par un beau clair de lune,
Inspecter un terrain qui formait une dune.
J'avançais lentement et sans faire de bruit.
Je n'aurais pas voulu rompre de cette nuit
Le silence apeurant. Mais là, tout près d'un arbre,
J'aperçois aussitôt, debout, droit comme un marbre,
Un jeune homme élancé, je m'arrête à l'instant
Pour regarder un peu : c'est bien un allemand,
D'une grande stature, à chevelure blonde.
Je puis bien distinguer ; la lumière l'inonde.
Les traits sont délicats pour un homme du Rhin.
Je m'approche un peu plus ; je lui vois d'une main
Fusil et baïonnette : il est en sentinelle.
De l'autre, un chapelet. La bouche, solennelle,
Semble balbutier à la Mère du ciel
La si belle prière, à l'accent maternel,
Que la Vierge bénie a dit sur notre terre

Pour consoler les cœurs, soulager la misère.
Il est bien là, tout près, à quelque trente pas.
Faible est le cœur humain ! Je pense que là-bas,
Dans son pays chéri, son abrupte Bavière,
Tout comme moi, français, il a sa douce mère
Qui prie et qui supplie. Oh ! j'ai peur de faiblir !
J'épaule mon fusil. Je me sens défaillir.
Cependant le devoir vient redire à mon âme :
Oui, tu dois tuer ; ton pays le réclame,
Obéis tout de suite. Au moins, fis-je tremblant,
Il ne souffrira pas. Je m'apprête à l'instant
Pour viser droit au cœur. Non, la triste agonie
Ne viendra pas troubler la bouche qui supplie.
Un petit claquement, et je le vis tomber.
J'avais fait mon devoir : je venais de tuer.

En Corée.

Japonais orgueilleux, pouquoi livrer le monde
A l'anarchie, au crime, aux atroces combats?
Pourquoi faire la guerre en la terre inféconde,
Où tu n'as à gagner que neige et que frimas?
Ne sens-tu pas déjà que la bise automnale,
A tes troupes de choix, va causer bien des maux?
Il ne faut plus longtemps voir mourir en un râle
Ses fils et tous les tiens, souffrant pour leurs dra-
[peaux.

Résignation.

Sur le beau sol français, le canon fait son œuvre;
On l'entend résonner et le jour et la nuit.
On voit le lourd obus éclater avec bruit;
Il vient dans la tranchée et de sang il l'abreuve.

Ceux qui dans le tombeau dormiront leur demain
Sont plus heureux que moi. Que je voudrais les
[suivre!
Je dois me résigner; je dois combattre et vivre,
Afin que leur effort n'ait été fait en vain.

Quand je serai vieille...

Ce que je voudrais, quand je serai vieille,
C'est que le bon Dieu sur mon être veille,
Afin que jamais ne vienne un enfant
Se moquer de moi, faire mon tourment.

Ce que je voudrais, quand je serai vieille,
C'est que le Seigneur prête bien l'oreille
A ma voix plaintive, appelant à moi
Celui que les cieux proclament leur roi.

La résurrection.

Oui, les monts sans feuillée
De notre si beau Nord,
En mon âme troublée,
Parlent bas de la mort.
Ils savent que je pleure,
Que je souffre beaucoup,

Depuis la fatale heure
Où je sus tout à coup
Que maman était morte.
Climat compatissant,
Oui, tu fais de la sorte
Une fois à chaque an;
Tu montres la nature
Se dépouillant de tout
Pour la grande froidure.
Mais au printemps, partout,
L'on pourra voir encore
La verdure en nos bois,
Que le chaud soleil dore.
Et la très douce voix
De la belle hirondelle
Redira pour nos cœurs
L'espérance éternelle
Qui guérit les douleurs.
En toi, j'ai confiance,
O résurrection!
Je garde l'espérance
Que plus tard le Dieu bon
Me donnera la grâce
De voir bonne maman,
Où la fleur est vivace,
Vers le grand firmament.

———

Le pardon.

Tous ces canons affreux enfin ne tonnaient plus.
La mort régnait en maître en ces champs de car-
[nage.
Alors l'on entendait que les cris lourds, aigus
Des blessés qui bientôt changeront cette plage
Pour un endroit moins triste, où l'on ne verra pas
Les hommes s'égorger pour quelque peu de terre.
Dans un coin de la plaine, à quelques pas, là-bas,
Gisait, couvert de sang, un enfant de Bavière,
Qui va bientôt mourir près la ligne des Francs.
Tout à côté de lui, tout près d'une tranchée,
Etait un beau français. De ses membres sanglants
S'échappait à grands flots du sang. Sa chair ha-
[chée
En maints et maints endroits nous disait sa douleur.
De sa bouche expirante on n'entend pas de plainte.
Soudain, un mouvement; il va presser son cœur,
Tirer un chapelet et murmurer sans crainte
Un "Ave Maria". — Le bavarois alors
Répondit doucement à la belle prière:
"Priez pour nous, Marie, à l'heure de la mort....
Leurs regards de mourants sitôt se rencontrèrent;
Pour la première fois ils se sentaient amis.
Ils allaient donc mourir tous deux pour leur patrie;
Ils allaient expirer, songeant au "Beau Pays,"
Où frères l'on est tous, où douce est notre vie.

L'on eût pu voir alors, sous l'azur des beaux cieux;
L'on eût pu voir soudain deux lourdes mains s'é-
[treindre:
Pardon, pardon, français! Enfin je meurs heureux;
Car tu m'as pardonné. Adieu! je meurs sans crain-
[dre!

Je l'ai revue en rêve.

La mère que toujours j'aime bien tendrement
Etait là, devant moi; son regard doucement
Se posait sur le mien. Oh! oui, c'était bien elle!
Telle qu'en son vivant: elle était toujours belle.
Ses traits avaient toujours l'empreinte d'autrefois.
Que j'aurais voulu donc ouïr sa douce voix
Me dire ces mots: fils, j'ai quitté cette terre
Sans te dire un adieu. Mais crois bien que ta mère
Comprit ton sacrifice et vit le brisement
Qu'opéra dans ton cœur son départ. A présent,
Mon fils, je viens à toi; je viens sécher tes larmes.
Guéris ton cœur. Plus tard tu goûteras les char-
[mes
De venir avec moi dans le ciel du bon Dieu.
Plus tard tu seras fier de quitter de ce lieu
La souffrance accablante, et tu viendras loin d'elle
Te reposer Là-Haut. Tu seras près de celle
Qui souffrit près de toi durant vingt-cinq ans près.

Immobile, elle était toujours là. Je souffrais
De ne pouvoir entendre à sa bouche chérie
Un seul mot pour guérir mon âme endolorie.

Oh! ma mère que j'aime! Ah! pourquoi donc, ma-
Ne me parles-tu pas en ce triste moment? [man.
Dis-moi tout le bonheur du ciel, notre patrie.
Oui, je le veux, maman; parle, femme chérie!
Elle se tait toujours! Est-ce donc que tu veux
Que je dise d'abord que je suis malheureux?
Que toujours, ici-bas, afin qu'heureux je vive,
Quelqu'un va me manquer? Que ma douleur si
[vive
Tracera sur mon front d'ineffaçables traits?

Le bonheur d'ici-bas ne sera désormais,
Pour un fils désolé, qu'un mot de sens bien vide.
Je le verrai couler comme un ruisseau rapide,
Ne laissant pas de trace au passage d'un jour.
Je devrai demeurer en ce triste séjour?
Cela ne peut pas être. Enfin j'irai, ma mère;
J'irai vers le beau ciel; je quitterai la terre
Où l'on souffre, où l'on meurt. En achevant ce mot,
Je m'étais éveillé. Je vis bien aussitôt
Que maman n'était plus; que ce n'était qu'un rêve,
Qui d'un demi bonheur trop promptement mit trêve,

De profundis clamavi...

Le cœur plein d'amertume et l'âme bien en peine,
Du fond de mon abîme, en cette nuit sereine,
Dieu, j'ai crié vers toi. Tu n'as pas répondu.
Où t'aurais-je cherché quand mon être éperdu
Réclamait à grands cris une main secourable?

Grand Dieu, dans cette nuit, je te savais capable
De tout rendre à mon cœur son bonheur d'autrefois !
Tu gouvernes les cieux par de bien grandes lois,
Et tout à ta parole obéit sans mot dire.
Pourquoi n'es-tu pas venu lorsque j'allais maudire
Le destin si cruel qui m'enlevait maman ?
Parle et dis-moi pourquoi, dans ce bien triste instant,
Vers moi tu n'es venu pour souffler en mon âme
Des mots consolateurs. Viens, elle te réclame,
Afin qu'après ce jour où frappa le malheur
Tu puisses consoler mon immense douleur.

Après la nuit...

Les voiles de la nuit bientôt seront tirés ;
Et les peuples verront de plus beaux jours reluire.
J'entends déjà les chants, dès l'aurore entonnés
Par ces gens, ces martyrs, qui ne cessent de dire
Leur joie et leur bonheur. Répétez en tous lieux
Que vos maux sont finis. Oui, reprenez courage,
Peuples belges et français ; vous serez plus heureux :
La souffrance ici-bas est du bonheur le gage.
Vous reverrez enfin vos parents, vos amis ;
Vous reverrez enfin tous vos beaux héritages !
Vous pourrez admirer, loin des canons maudits,
Les martyrs et les saints, patrons de vos villages.

Le Crucifix.

Ah! je souffrais beaucoup de la perte récente,
Malheur irréparable où je perdais maman!
Et mon cœur, meurtri de la blessure béante,
Ne savait plus que faire en ce triste moment;
Mes deux sœurs me quittaient pour s'en aller au loin.
Pourquoi se séparer, disais-je à voix très basse
A ma plus vieille sœur? Me montrant sur son sein
Un crucifix de bronze, elle me dit: sa grâce
Seule peut nous donner la force en cet instant
De te quitter, mon Louis. Sur sa face sérieuse
Une larme glissa. Certes que je comprends,
Grande sœur, entends bien, ne te fais pas de peine.

Le lac.

Le matinal Phébus vient à peine de poindre
Que se couvre le lac de quantité de feux,
Qui sont tous très jolis, difflciles à peindre,
Tant l'éclat saisissant vient nous frapper les yeux.

Ce sera bientôt l'heure où, dans le grand espace,
Il ira s'élevant pour éclairer plus fort
Les eaux baignant ses pieds. Là, sur la calme face
Du lac que j'aime tant, on dirait qu'il s'endort.

Les monts jettent leur ombre au miroir grandiose,
A deux mille pieds près des bases de mica,
De feldspath, de granit. Quelle métamorphose
Le soleil sait donc faire et cela sans fracas!

Mais l'on peut voir soudain, aux cimes déboisées,
L'astre du jour descendre et se perdre au lointain.
Très doucement la vague, aux roches dénudées,
Vient frapper fréquemment et dire son chagrin.

La nature.

N'aimez-vous pas le vert feuillage,
Qui donne à tous son doux ombrage?
N'aimez-vous pas l'oiseau craintif,
Qui vous dit de son cri plaintif
Qu'il vient de perdre sa couvée,
Que des enfants ont dérobée?
N'aimez-vous pas le pré *fleuri*,
Où toutes les fleurs à l'*envi*
Etalent toutes leurs parures
Parmi les touffes de verdures?
N'aimez-vous pas le beau soleil,
Qui vient présider au réveil
De l'univers et de ses choses?
En elles vous voyez les causes
Du désir de ne pas mourir,
Pour avoir l'éternel plaisir
De contempler de ce bas-monde
La merveille à chaque seconde.

La photographie.

Pourquoi, photographie,
Dit la peinture un jour,
A ma fragile vie
Attentes-tu toujours?

Tu sais que déjà, certes,
Je ne suis plus pour toi
L'obstacle à tes conquêtes.
Je dois suivre ta loi.

Et dans quelques années
Tu seras seule, *ici*.
Mes heures sont comptées,
Et j'en prends mon *parti*.

Brébeuf.

Brébeuf est bien joli dans ses belles montagnes,
Qui projettent au loin, là-bas, sur les campagnes,
L'ombre de leurs contours. Regardez-les de près;
Ce sont des bosquets verts de sapins très épais.

Au pied de tous ces monts vous voyez la rivière,
Qui coule, lent, ses flots baignés par la lumière
D'un soleil tout de feu. C'est le mois de juillet,
Qui fait chercher à tous la fraîcheur du bosquet.

Dans tous ces frais bosquets, de bien froides fon-
[taines
Coulent leur rapide eau vers les plages sereines.
Entendez-vous là-bas *sursurer* le ruisseau
Qu'elle vient de former de sa bien limpide eau?

Pourquoi?

Pourquoi, bien douce mère,
Me laisser seul, ici?
Pourquoi quitter la terre,
Où je meurs de souci?

Au cimetière.

Emma, mère bonne et chérie,
Me voici près de ton cercueil;
Me voici bien las de la vie,
Attristé que je suis de deuil.

Bonne année-1918.

Oui, l'an qui va bientôt finir
Fût pour moi toute de tristesse.
Que l'an qui va bientôt venir
Soit pour vous rempli d'allégresse.

Epitaphe.

O passants qui foulez cette terre,
Où dorment en paix nos ossements,
Vous direz pour nous une prière
Pendant ces quelques bien courts instants!

Nominingue.

Nominingue chérie,
Oui, tous bien nous t'aimons;
N'es-tu vraiment jolie
En toutes les saisons?
Enchanteur est ton site;
Il plaît au visiteur.
Jamais on ne te quitte
Sans quitter le bonheur.

Ton lac est magnifique
Avec son flot mouvant,
Lançant au ciel antique
Sa plainte à chaque instant.
Tes beaux monts chaque année
Se couvrent tout de vert.
La verdure est aimée
Après le dur hiver.

Tes collégiens en fête
Te disent leurs chansons.
Le plaisir en leur tête
Les rend comme pinsons.
Ton climat leur procure
Des jeux bien différents ;
L'hiver et sa froidure
Leur donnent les glissants.

La cloche.

Je t'aime, ô cloche, au ton sonore !
Quand tu nous dit qu'un enfant naît.
Sonne longtemps, oui, sonne encore,
Quand l'espoir naît au sol français.

Sonne bien fort aux jours de fête,
Qui font étapes au chemin.
Sonne, que mon âme inquiète
Sois sûre d'un plus beau demain.

Sonne moins fort, mais tout de même,
Sonne pour celui qui s'en *va*.
Au loin, tes notes tristes sème,
Lentes ; sonne, sonne le *glas*.

Le blessé.

Sur un chemin blanchi d'une fin de décembre,
Marche tranquillement, perclus d'un certain membre,
Un blessé de la guerre. D'une tremblante main,
Il frappe à toute porte et demande à chacun
Du pain ou quelques sous, afin de pouvoir vivre
Sa carrière si triste, et qu'il doit bien poursuivre.
Il voit dans le lointain une belle maison.
Eh bien ! là, se dit-il, j'aurai certes du bon.
Déjà l'homme voyait la pièce tout dorée
Qu'on allait, là, lui mettre en sa main si ridée.
Enfin il est rendu ; voici qu'il va frapper
A la porte bourgeoise, afin d'y demander
Pour l'amour du bon Dieu. Mais le propriétaire
Ne veut pas écouter ; il dit d'un ton sévère :
Allez dehors, l'ami ; s'il fallait à vous tous
Donner un peu de pain et donner quelques sous
Vous nous ruineriez. Allez-vous en de suite.
Et le pauvre héros de sortir aussi vite.
Son visage amaigri nous dit qu'il a souffert,
Le pauvre miséreux. Et le bien triste hiver
Le verra très souvent les yeux baignés de larmes.
Si c'était autrefois, comme il prendrait ses armes
Pour tuer tous ces gens indignes des héros.

Qui sont allés pour eux souffrir de bien grands
[maux.
Sur le chemin blanchi l'homme gémit et pleure,
En pensant que pour lui la victoire fut l'heure,
Où certes commença la souffrance et la mort.
"Mon Dieu, qu'ai-je donc fait pour que ce triste
[sort
Vienne sur moi s'abattre? Et ces gens de ma race,
Indignes de leur nom, gens riches et rapaces,
Ont trafiqué mon sang pour de l'argent, de l'or;
Ont trafiqué mon tout pour grossir leur trésor,
Et le sort voudra qu'eux s'élèvent sur la ruine
Et les maux des soldats! Si grand est votre crime,
Il doit être puni par notre Dieu vengeur:
Nous ne serons pas seuls à vivre du malheur.

Sous la voûte étoilée, on eût vu ce pauvre homme
Brandir haut ses deux poings, de rage et de dépit:
Oui, que le Dieu du ciel, sans crainte je le dis,
Pour ce que j'ai souffert bien te punisse en somme.

Le temple.

Pour vous, Dieu très puissant, il a construit ces
[temples;
Pour vous, Dieu de bonté, s'élèvent vers les cieux
Ces tours de marbre beau que d'en haut tu contem-
[ples.
Et qui disent pour lui le merci des aïeux.
Il a construit à Rheims un temple magnifique,

L'orgueil d'un grand passé. L'allemand l'a détruit.
Allemand, ne crois pas que de lui tu trafiques:
Oui, ces ruines verront l'Allemagne qui fuit.

La turbine.

La turbine puissante est là tout près de moi.
Quand l'eau de toutes parts entoure sa paroi,
Elle attend le signal pour s'élancer, rapide,
Aux augets n'attendant dans leur prison humide
Que l'eau tourbillonnante, afin de se mouvoir,
De mouvoir l'axe grand, qui dit qu'à son pouvoir
Rien ne peut résister. Dans le coffre en melèze
Le monstre laisse voir que là, bien à son aise,
Il conduit comme il veut la machine au moulin.
Il donne à la courroie, esclave à son dessein,
Un mouvement rapide; il fait de la poulie
Un jouet de sa force, et qui, dans sa folie,
Sait revenir toujours à l'endroit du départ.
Il veut tout commander; il veut que sans retard
La machine servile, à son désir se meuve
Pour fabriquer encor la chose toute neuve.

L'exilé.

Où je tourne mes pas, je ne vois sur ma voie
Aucun visage *ami;* je n'entends pas ici
Un mot consolateur pour mettre au cœur la joie.
De tous les grands malheurs je suis à la merci.

Avant que mon pays eût connu la misère,
J'aurais pu regarder du haut de ses verts monts,
Et j'aurais pu revoir, du haut de cette terre,
Tous ceux que le fléau vint coucher aux vallons.

En brave.

Si la fin d'un héros est de mourir en brave,
Que ne furent donc pas ces grands marins français,
Qui se moquèrent tous, en cette heure si grave,
De la mort accourant, redisant : pas de paix.

Donner sa vie ainsi, sans regret et sans crainte,
Ne semble pas humain. Cependant il est vrai
Que ces marins de France allèrent et sans plainte
A la mort apeurante et qui les appelait.

Honneur à vous, enfants du beau sol de la France ;
Vous lançates aux flots des mots consolateurs,
Qui parvinrent à nous en un jour d'espérance,
Et la brise légère a dit : séchez vos pleurs.

Le conquérant.

On voit accourir, de toutes les terres,
Les soldats pillards, avides surtout
Du sang innocent de malheureux frères,
Que la mort bientôt couchera partout.

Le vil conquérant laissera les traces
De ses pas chez nous.—L'on verra bientôt,
Aux débris épars, qu'en toutes les places
Il aura laissés, qu'il est bien un Goth.

La danse.

On danse dans la salle, et les couples joyeux,
Entrelacés ensemble et par bras et par taille,
Semblent dire aux passants : voyez, pour être heu-
Il faut vite oublier le mal qui vous tenaille. [reux
Il nous faut s'enivrer de plaisirs bien charnels ;
Il faut tourbillonner, afin d'oublier vite
Ce que l'on a promis, tout près de nos autels,
De n'aimer qu'une femme, et qu'il ne faut qu'on
[quitte.

Aucun repos.

Amis, en temps de guerre, on ne pense au repos.
Quand le soldat français combat pour sa patrie,
Il se bat pour l'honneur et son droit à la vie.
Pour sauver son pays il est toujours dispos.

Pour gagner une guerre on ne marchande pas.
Importe peu le prix payé pour la victoire :
On doit donner son tout pour rançon de la gloire ;
Elle seule survit quand on quitte ici-bas.

Quand paraitra l'aurore, au grand peuple français,
De la paix tant voulue et si longtemps rêvée,
Alors, l'on pourra tous être toujours bien gais ;
Car il sera certain que la guerre est gagnée.

La beauté.

Lorsque Dieu fit le monde il se dit à lui-même:
Pour rendre l'homme heureux et content de son
[sort,
Que lui ferais-je donc? Une femme qui l'aime,
Débile et délicate ou bien donc qu'est-ce encor?
Après avoir pensé Dieu choisit donc la femme.
Lui donna pour partage un corps plein de beauté;
Des yeux mignons, jolis, qui réflètent son âme;
Un teint couleur de rose et montrant la santé.
Et Dieu, fier de son œuvre, a dit alors à l'homme:
Je viens de te créer pour ton bonheur futur
Une être bien jolie et sachant faire en somme
Tout ce que tu voudras pour ton plaisir tout pur.
Cet être de beauté. Dieu la fit pour compagne
De l'homme sur la terre. Elle doit rendre heureux
Par son sourire doux, les soucis qu'elle épargne
A l'homme ingrat souvent, plus souvent oublieux.

Le fard.

Oh! la vilaine mode
Qui met sur votre front
Le fard trop incommode,
Digne de tant d'affronts.

Pourquoi donc, jeune fille,
Gaspillez-vous en vain
Le temps? Soyez gentille:
Jetez ces fards au loin.

Tic, tac.

Dicit horologium : tic, tac, tic, tac.
In omnibus diebus quod debes fac.

La guerre.

Que la terrible guerre
Engendre de douleur
Dans l'âme de la mère,
Dont le si noble cœur
Souffre tant sans gémir.
Quand à chaque seconde
Lui dire on peut venir :
Enfant... quitté... ce monde.
Une balle ennemie,
Tout près de ce vallon,
Vint le coucher sans vie
En face du teuton.
Il mourût sans faiblesse,
Murmurant en mourant :
Mère, France, je laisse....
Adieu ! adieu ! maman....
Car combien pour la France
Sont tombés, glorieux,
Sur les champs de souffrance,
Qui cachent des aïeux,
Autrefois qui moururent
Sur le sol consacré ;
Qui, comme lui, connûrent
L'affreuse anxiété.

Tour du monde.

A présent que j'ai vu presque tout l'univers,
Je voudrais voir la lune avec ses froids hivers;
Je voudrais voir aussi Saturne gradiose,
Au nimbe de géant, dans son apothéose.
Je voudrais certes aussi voir Mars dans l'éther
Rouler, rouler toujours comme fait Jupiter.
Enfin je voudrais voir, à part toutes planètes,
Les géants étoilés et toutes les comètes,
Qui suivent dans le ciel l'étoile au mille feux,
Et qui semblent jouer dans de bien beaux milieux.

Sur le côteau.

J'aime, de grand matin,
Quand naît l'aube nouvelle,
Respirer le parfum
De la rouge cenelle.

J'aime entendre la voix
De la douce hirondelle,
Qui vient dans notre bois
Faire la sentinelle.

Elle dit à l'enfant
Qui s'en va courant vite
A l'école, en jouant:
Apprends, apprends de suite.

Ne remets à plus tard
L'étude qui rend sage;
Va, va sans retard
A l'école, au village.

Sur le bien vert côteau,
Tout près de mon hameau,
A contempler que j'aime
Ce que là Dieu lui-même
Y plaça de beauté.
J'aime à revoir, l'été,
La nappe verdissante
Près de la source errante.

La cascade.

Elle tombe toujours et, depuis des mille ans,
Ronge les murs du roc qui la retient captive.
Elle écume de rage, et tous ses flocons blancs
Viennent encor mourir au rocher de la rive.

A quoi bon écumer? Laissez faire le temps,
Qui vient à bout de tout.—C'est chose bien chétive
Pour lui de faire périr ces rochers d'antans,
Qui de la liberté depuis tant d'ans te prive.

La scie.

Donnez, donnez toujours,
Elle dit, la gourmande.
Billes, à votre tour,
Venez, je le demande.

Le chariot rapide
Fond sur l'acier luisant;
Et la bille rigide
En planches va tombant.

Une autre vient ensuite,
Subit le même sort;
Elle tombe bien vite
Et s'en va vers la mort.

Ainsi s'en va tout homme
Vers un décès certain;
Ce n'est pour nous, en somme,
Que remise à demain.

Plantagenet.

Pour venir à Plantagenet
Je suis parti de Saint-Jovite.
J'ai trouvé ça charmant, coquet;
Je ne puis que dire de suite:
Eh bien! aussitôt que j'ai vu
Ce beau vallon, ses maisonnettes,
Je me suis dit: je suis rendu
Où les choses sont joliettes.

Tout près de moi, dans ces instants,
J'ai des cousines bien gentilles,
Aussi des cousins bien charmants,
Qui daignent m'écouter, tranquilles.
Ah! je me souviendrai toujours
De tout le plaisir, de la joie
Que l'on ressent pendant les jours
Que l'on passe en si bonne voie.

Bientôt je m'en irai chez moi ;
A mes parents je pourrai dire :
Certes il y a bien de quoi
Etre content et vous redire
Que dans ce val de l'Ottawa,
L'on sent bien que goûte notre âme
Le doux plaisir qu'il y a là,
Et qu'elle-même nous réclame.

Mihi redde vicum.

Rendez-moi mon village,
Mon Saint-Jovite *aimé*.
Laissez-moi de ma cage
Voler en *liberté*.
Faites, dieux magnanimes,
Que j'aille à mes parents ;
Que j'entende à nos cimes
Les oiseaux du printemps.

Laissez que je regarde,
Avec un grand plaisir,
Ceux-là pour qui je garde
Un vivant souvenir.
A présent que ne suis-je
Près du toit paternel ;
A présent que ne puis-je
Chanter sous un beau ciel.

Nous irons dans un mois,
Tout gais et tout agiles,
Vers nos verdoyants bois,

Vers nos beaux lacs tranquilles.
En paix nous voguerons
Sur leur eau qui fourmille
D'abondants beaux poissons,
De la truite à l'anguille.

Je trouve le bonheur
Dans le beau Saint-Jovite.
Pour parler à mon œur,
Là, chaque être s'agite.
Là, je vois Apollon
A mon clocher sourire ;
Là, dans le creux sillon
Je vois l'insecte luire.

Le porte-lunettes de papa et de maman.

Souvenir de jours plus heureux,
Porte-lunettes précieux,
Certes pendant ma vie entière,
Tu seras, relique très chère,
Tout auprès de moi pour jamais.
Fait par une sœur que j'aimais,
Tu fus témoin de la souffrance,
Des heures de *désespérance,*
Quand la mort vînt pour y faucher
Papa, maman, qui, pour aller
Au ciel, ont quitté cette terre.
Oui, tu fus le témoin sincère
De ma grandissime douleur.
Souvenir d'un temps meilleur,

Je t'aurai, porte-lunettes,
Près de moi. Souvent mes causettes
Chez les parents seront de toi,
De leurs chapelets, de leurs croix.

La dernière fois...............…

Je venais de quitter la maison maternelle,
Où, depuis quatre ans près, j'habitais avec elle.
En ce soir elle dit, lorsque j'allais partir:
Mon enfant, pars plus tôt; tu pourras revenir
Assez tôt pour chercher Le Devoir à la *malle.*
Après quoi je sortis pour aller à la salle.
Mais, avant de partir, ensemble nous causions
Du dimanche prochain où jouer nous devions.
Belles elle trouvait et la pièce tragique,
Ayant nom "Nuit d'orage", et la pièce comique.
Oui, comme elle était fière, ô la chère maman!
Je me sentais heureux de l'aimer tendrement.
Mais on nous dit souvent que tout homme propose,
Et qu'en dernier ressort, c'est Dieu qui tout dispose.
Je le sentis bientôt, lorsqu'on vînt m'avertir
Que bonne maman venait de s'évanouir.
Je courais, je volais et j'avais en mon être
L'affreux pressentiment: elle est morte peut-être....
J'arrive à la maison; je vois sur un sofa
Celle que j'aime tant: c'est bien elle, oui, là....
Elle gît immobile, et ma vue affolée
Dans le vague se perd. Mon âme désolée
Douter enfin voudrait; mais non, elle gît là...

Cette bonne maman. Cela ne se peut pas...
Le doute m'envahit et je me précipite
De nouveau près d'elle, et j'aperçois bien vite
Que ma raison m'échappe. Elle a son grand regard
Fixé sur l'infini vers lequel sans retard
Son âme s'élança. Je voudrais voir encore
Une dernière fois la mère que j'adore
Fixer ses yeux sur moi, me dire bien, bien bas :
Oui, mon enfant chéri, je pars, et tu diras
Aux enfants l'adieu court d'une mère mourante.
Tu leur diras aussi que leur mère expirante
Bénit tous ses enfants. Suffoquant de douleur,
je ne puis pas pleurer, mais je sens que mon cœur
Bat avec violence, et parcourant la place,
Où maman succomba, je veux trouver la trace
De son acte dernier. Je voudrais que l'écho
Répète à mon oreille, ô Dieu, le dernier mot
Qu'elle dit ici-bas ! La souffrance cruelle,
Venant pour me briser, sur moi se jette en selle
Pour me mieux harasser. Je sens que désormais
Je ne la verrai plus jamais, jamais, jamais !
Qu'ai-je donc dit, mon Dieu ! Ce mot je le regrette.
Au ciel je la verrai. Ma pauvre âme inquiète
Pourra la contempler dans la splendeur des cieux ;
Et je vivrai là-haut encor des jours heureux.

Le chapelet de ma mère.

Je te vis à ses doigts, quand j'étais tout enfant,
O chapelet sacré, relique si chérie!
Quand le bonheur a fui de ce toit promptement,
Je te revis encor; mais elle était partie.

De nombreux étrangers disaient, près d'un cercueil,
Ces mots qu'auparavant je disais avec elle.
C'était près du salon, là, tout teinté de deuil,
Que nous disions à deux la prière éternelle.

La dépouille était là.—Celle que tant j'aimais
A quitté pour toujours sa bien douce demeure,
En laissant bien des cœurs, qui n'*oublîront* jamais
Qu'elle quitta bien vite un monde qu'on effleure.

Son chapelet béni restera désormais
Pour son fils affligé le plus précieux gage.
Il l'aura près de lui pour le quitter jamais.
De sa vie exemplaire, il est le témoignage.

Rigaud.

Rigaud, quand je te vis pour la première fois,
Il me sembla pour sûr voir un coin de la terre,
Gorgé de tous les dons que nature pour toi
Aurait faits tout exprès. Oui, tu dois être fière
Un tant soit peu de toi, quand tu vois l'étranger
Dire en te louangeant : Rigaud, je veux t'aimer.

TABLE DES MATIÈRES